

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1850 \(31 mai-18 octobre\) : Une posture politique et publique à établir](#)[Item](#)[Val-Richer, Samedi 5 octobre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Samedi 5 octobre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Inquiétude](#), [Monarchie](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Presse](#), [République](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1850-10-05

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 2860, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 13

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Samedi 5 oct. 1850

Votre trouble me désole. Je vous assure qu'il est excessif. Que peut dire cette femme ? Des choses désagréables ; rien de plus car il n'y a rien. En mettant donc les choses au pis, ce pourrait être un grand ennui, un vif déplaisir ; mais voilà tout.

Je sais trop que des paroles ne remettent pas des nerfs ébranlés, pourtant vous avez l'esprit si juste et si ferme, quand vous oubliez vos nerfs, que ce qui est réellement ne peut pas ne pas finir par vous frapper et par vous calmer. Il n'y a vraiment pas, dans ceci de quoi être agitée comme je vous vois. J'ai bien quelque droit de vous le dire, car j'y suis intéressé aussi. Voyez la chose comme elle est dans sa juste mesure. elle ne vous empêchera plus de dormir. D'ailleurs j'ai la confiance qu'on réussira à prévenir le désagrément. Il importe peu qu'on fasse exactement ce que j'ai indiqué. Vos conseillers sont très intelligents ; ils trouveront ce qu'il y a de mieux à faire. Et plus j'y pense, plus je me persuade que cette femme ne veut, après tout, que ce qu'elle demande et qu'elle serait bien fâchée d'être refusée. C'est un acte de mendicité infâme. J'espère que vous m'apprendrez bientôt que tout est réglé et que vous êtes plus calme. Moi aussi, cela m'a empêché de dormir cette nuit, pour vous.

Je ne lis pas l'Opinion publique, mais j'ai vu dans l'Estafette la citation dont vous parlez M. Molé. Je me suis bien rappelé le passage. Je crois qu'il est dans un de mes cours. J'y ai traité plusieurs fois cette question-là. Je reçois une lettre curieuse de M. Moulin. Plus curieuse que d'autres parce que ce qu'il me dit est en contradiction avec ce qu'on me dit d'ailleurs et avec ce que j'observe moi-même ici. " La lassitude et l'impatience du pays, me dit-il, sont extrêmes. Il veut en finir à tout prix. Il acceptera, il sollicitera, il exigera un mauvais expédient si on ne lui fait pas entrevoir comme prochaine une grande et définitive solution. Dans nos départements du centre, le socialisme a conservé presque toutes ses forces ; ce qu'il paraît en avoir perdu se retrouverait dans une crise d'élections générales. La loi électorale ne lui ferait obstacle que sous cette condition, difficile à réaliser, que toutes les fractions du parti modéré, Napoléoniens, Orléanistes, Légitimistes, Clergé, Républicains paisibles, s'il en est encore, seraient, comme aux élections du 13 mai 1849, parfaitement unies, et disciplinées.

Si l'on convoque jamais une Constituante, chaque parti arborant son drapeau, l'accord ne sera plus possible et le socialisme aura beau jeu. Aussi, dans nos départements, le parti modéré n'a qu'un vœu, qu'un cri. Pas de Constituante ! Plus d'élections par le suffrage universel, ou quasi-universel ! Que l'Assemblée législative en finisse comme elle voudra le mieux qu'elle pourra avec le président, ou le général Changarnier, ou tout autre, par la Monarchie, ou, si la Monarchie n'est pas encore possible, pas la république autrement constituée ! Voilà ce que j'entends dire, répéter depuis bientôt deux mois par nos anciens amis. Ce n'est pas seulement un désir vénément, c'est une idée fixe. Je n'ai pas été peu surpris de trouver cette disposition tout aussi vive, tout aussi manquée dans les légitimistes malgré leurs journaux et le mot d'ordre de leurs chefs, que dans les anciens conservateurs. Quant au Président il a sensiblement perdu dans les masses ; il gagne faute d'autres, dans la bourgeoisie propriétaire et il a conquis jusqu'à nouveau changement, la plus grande partie du monde officiel. Le pays que j'habite n'est pas si pressé, et verrait le mauvais œil quiconque prendrait l'initiative d'une seconde nouvelle.

Montebello est-il à Paris ? Ou savez-vous quand il y revient ? Adieu, Adieu.

Je n'ai pas encore ouvert mes journaux. Je suis bien plus préoccupé de votre agitation que de celle de la Hesse. Je persiste à ne pas croire à la guerre. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Samedi 5 octobre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1850-10-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 05/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3548>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreSamedi 5 oct. 1850

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 11/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

la malicieuse et gai,
arrivent tous trop tard.

Votre pauvre Yvain.

On a ordonné de venir jusqu'à
dans le Royaume.

Adieu, adieu. j'ai vu tous
les deux, ils n'ont rien fait.
pas plus long que moi.

Le petit va voir ici bientôt,
le délai, le délai fatal qui
n'a pas d'affaires. Adieu.

C'est bien des déceptions
avait auprès de moi deux
hommes le plus affairé,
adieu.

2863
Villeneuve-Sainte-Croix 5 Octobre 1852

Notre comble me désole. Je vous
assure qu'il est excessif. Lui peut dire celle femme
de chose déplorable; rien de plus, car il n'y a
rien. Si malade donc la chose, au pire, le pourroit
être un grand amitié, un vif déplaisir; mais
voilà tout. Je sais trop que ces paroisses ne
permettent pas de corps étrangers. Pourtant vous
avez l'esprit si juste et si ferme, quand nous
oublierons vos mœurs, que ce qui est, ce qui est
nécessairement ne peut pas ne pas finir par
vous frapper et par vous étonner. Il n'y a
vraiment pas, dans ce, de quoi être agité comme
je vous, vous. J'ai bien quelque droit de
vous le dire, car j'y suis intéressé aussi. Voyez
la chose comme elle est, dans la juste mesure,
elle ne vous empêchera plus de dormir.

D'ailleurs j'ai la confiance qu'on réussira
à prévenir le désagrement. Il importe peu
qu'on fasse exactement ce que j'ai indiqué. Nos
conseillers sont très intelligents; et, pourvu qu'ils
aient ce qu'il a de mieux à faire. Si plus j'y
peux, plus je me persuade que cette femme ne
veut, après tout, que ce qu'elle demande, et

qu'elle devait bien fâcher ! d'être refusée. C'est un acte de manniériste infâme. J'espère que vous m'apprendrez bientôt que tout est réglé, et que vous êtes plus calme. Mais aussi, cela me surprendrait de dormir cette nuit, pour vous.

Je ne lis pas l'Opinion publique, mais j'ai vu dans l'Estafette la citation dont vous parlez au moins. Je me suis bien rappelé le passage. Je crois qu'il est dans un de mes cours. J'y ai traité plusieurs fois cette question là.

Je revois une lettre curieuse de M. Moulin. Plus curieuse que d'autre part ce qu'il dit est en contradiction avec ce qu'on me dit d'ailleurs et avec ce que j'observe moi-même ici. « La constante réimpulsion du pays, me dit-il, sont extrêmes. Il viene enfin à tout prix. Il acceptera, il sollicitera, il négociera un mauvais accord. Où on ne lui fait pas entièrement comme préalable une paix et définitive solution. Dans nos départements du centre, le Socialisme a conservé presque toutes ses forces ; lequel prouve en avois perdus de retrouver dans une voie d'élection générale. La loi électorale ne lui fournit oblige de que dans cette condition difficile à réaliser, que toutes les fractions du parti modeste, l'initiative d'une seconde nouvelle Révolution, Orléaniste, Legitimiste, Clergé, Républicain possible, s'il en est encore, seraient, comme aux élections, il y assisteront ?

Le 19 mai 1848, parfaitement unie, et disciplinée. Si l'on conseguit jamais une Constituante, chaque parti arborerait son drapeau, l'accord ou bien plus, possible et le Socialisme aura beau jeu. Aussi, bien sûr, déportement, le parti modeste n'a qu'un rôle, qu'un rôle - pas de Constituante ! Mais, d'élection grande suffrage universel, ou quasi uni-versel ! Une Assemblée législative enfin telle comme elle voudra, le moins qu'elle pourra, avec le Président, ou le général Changarnier, ou tout autre, par la monarchie, ou, si la monarchie n'est pas encore possible, par la République autrement constituée ! — Voilà ce que j'entends dire, refuser, depuis bientôt deux mois, par mon ancien ami. Ce n'est pas seulement un Denis de Rouvray ; c'est une idée fixe. Je n'ai pas été peu surpris de trouver cette disposition tout aussi vive, tout aussi manquée dans la légitimite, malgré leurs journées et le mot d'ordre de leur chef, que dans la vieille monarchie. Quant au Président, il a sensiblement perdu dans la masse ; il jagne, fante d'autre, dans la bourgeoisie propriétaire, et il a longtemps, jusqu'à nouveau changement, la plus grande partie du monde officiel.

Le pays que j'habite n'est pas si proche, et verrait le mauvais tel quiconque prendrait l'initiative d'une seconde nouvelle.

Mouzille est-il à Paris ? ou dans un peu

Adrien, Adrien. Je n'ai pas encore ouvert mes
journaux. Je suis bien plus préoccupé de votre
agitation que de celle de la hesse. Le périple n'
ne pas envie à la guerre. Adrien. en